

A Fleur de Moi

Je crois que je suis morte, tu sais ? Je n'existe plus. Et même si je n'ai pas envie de me l'avouer, je ne peux le nier. Il n'y a rien. Je suis rien. Et j'ai peur, tu sais ? J'ai vraiment peur, Axel. Parce que tu ne me vois pas. Parce que tu ne me sens pas. Tu ne sens ni mes doigts lorsque je les pose sur ta main ni ma présence alors que je suis là, fendu dans ton ombre. Et je me sens vide, tu sais ? Parce qu'il y a cette légèreté qui m'opresse. Elle est en moi, entêtante et enivrante. Je ne suis plus qu'un souffle. Le souffle brumeux qui sortait de tes lèvres en hiver pour aller se perdre vers les épais nuages.

Sauf que moi, je ne m'envole pas. Sauf que moi, je ne parviens pas à te quitter, comme attachée à ta peine. Tu me fais prisonnière mon ange. Prisonnière de ce lieu que je ne connais pas. Je n'ai pas vu les portes du paradis s'ouvrir sur mon passage. Je n'ai pas goûté aux fruits de l'enfer à mon arrivée. Je n'ai pas rencontré l'au-delà qu'on nous décrivait dans les textes saints. En réalité, je ne vois que toi. Je n'entends que toi.

Je suis perdue, Axel, et je crois que j'en tremble. Je ne suis pas de ces âmes en peine dont on nous contait l'histoire. Parce que je n'ai pas de peine, il n'y a que la tristesse, en fait. Une tristesse vertigineuse et l'impression amère d'inachevé. Et puis, il y a ce besoin obsessionnel qui me pousse à te hurler ma présence même si ma voix ne te parvient pas pour que tu te sentes moins seul. Pour que tu ne m'oublies pas. Parce que je me demande ce qu'on retiendra de moi. Parce que je me demande qui se souviendra de moi. Serait-ce toi?

Si je te disais que je te suis partout, est-ce que tu me croirais ? Si je te disais que je suis toujours là, te sentirais-tu rassuré ? Aurais-tu peur ? Depuis que mon cœur s'est arrêté, je suis derrière toi, marchant à tes côtés. Et j'étais déjà présente ce jour là. J'ai senti la rigidité de ton corps et de ton cœur. J'ai vu l'espoir s'enfuir, car même si tu l'avais précieusement conservé jusqu'au dernier moment, il te fallait l'abandonner. Il te fallait l'oublier. Dans ton pacte avec Dieu, la clause principale avait été bafouée. Et puis, j'ai senti le chagrin monter doucement en toi. Le chagrin qui t'a ankylosé. Subitement, tu avais l'impression que tes membres pesaient une tonne. Que tes veines étaient devenues glace et ta vie mascarade. Tout à coup, tu as eu l'impression que quelqu'un se jouait de toi, que les Parques avaient juré ton malheur.

Tu t'es senti étranger à toi. Ton cœur battait bruyamment à tes oreilles alors que tu fixais obstinément ma poitrine en attendant qu'elle se soulève, même un petit peu. Mais le drap blanc qui me recouvrait ne bougeait pas. C'était fini, tu comprends ? C'était fini il y avait déjà longtemps. Je n'étais plus. Et ta douleur silencieuse s'est fracassée contre les murs froids de la morgue.

Tu as pensé à ma sœur et à ma mère. Tu as serré les dents et quelque chose en toi s'est fissuré, effrité. Tu as pensé à toi. A toi sans moi et la détresse t'a submergé. Brusquement tu aurais pu tout casser. Tu aurais pu tous les tuer. Et tandis que les larmes que tu ne sentais même pas se perdaient dans mes cheveux et dans ma nuque, tu as eu envie de frapper mon corps pour le faire réagir. Sous tes doigts, ma peau était déjà bleue.

Tu te demandais comment c'était possible. Tu maudissais le Ciel et ses chimères et tu profanais son nom, encore et encore. Puis, tu as regardé mes lèvres, closes et froides, et tu as revu mon sourire. Tu t'es rappelé de la couleur de mes yeux sous mes paupières scellées et tu as eu l'impression de tomber. Il allait te manquer, ce brun teinté de vert, n'est-ce pas ? Cette étincelle qui faisait briller mes pupilles. C'est con, mais c'est

en prenant conscience que tu n'allais plus jamais t'y perde que tu as réalisé que tu m'avais perdue. Que tu étais perdu. Mon rire presque hystérique allait te manquer aussi. Atrociement.

Et le son de ma voix Axel? Mes moqueries et mon parfum, l'odeur du cassis mêlée à celle de l'ambre et de la rose bulgare? Et mes tics, mes cheveux entortillés du bout des doigts, mes ongles rongés? Et mes questions qui t'embêtaient, quand est-ce qu'on arrive, où est-ce qu'on va, c'est qui l'assassin, les expressions de mon visage, à présent figé? L'air dans mes poumons, les soubresauts de ma poitrine et les battements saccadés de mon cœur. Et ma joie de vivre Axel? Ce bonheur que je te crachais à la gueule, ces confidences que je me plaisais à te murmurer. Cette façade qui n'explosait que sous ton regard. Juste mon souffle dans ta nuque, heurtant ta peau. Ma respiration hachée et les sanglots dans mes mots.

Tu as eu mal à cet instant. Tellement mal que tu t'es mis à suffoquer. Ta vie avait basculé, tes piliers s'étaient effondrés. Qui allait être là pour toi maintenant? Le poids sur ta poitrine s'est élargi et ta vue s'est brouillée. Tu as posé une main sur mon ventre et l'autre sur ta gorge pour tenter d'arrêter la crise qui t'étranglait. Tu te sentais perdre pieds, devenir fou.

Et tu me trouvais belle, même dans la mort. Surtout dans la mort. Tu ne voyais pas mes blessures, tu ne voyais que ma grandeur. Tu ne voyais que celle que j'avais été. Pouvez-vous identifier le corps ? Et le ton détaché, presque froid, t'a répugné Tu as eu envie de leur coller ton poing dans la gueule, de les écraser contre le sol et de les piétiner. Tu as eu envie de les entendre hurler, de les insulter et de leur arracher la peau, mais tu n'as rien fait. Tu n'as rien dit. Monsieur, t'avait-on prié. Tu as glissé ton regard jusqu'à mon cou. Oui. Oui, c'est elle. Et la souffrance t'a asphyxié.

*

Je ne souffre plus à présent de ce qui a été brisé en mon cœur, du mal que la vie m'a fait. Je ne souffre plus des multiples blessures et des profondes déchirures. La mort a tout emporté, tout balayé. Ne plus aimer, ne plus pleurer. Garder figé à jamais dans mon cœur silencieux les émotions qui autrefois le faisait battre. Se satisfaire de l'ivresse que provoque l'absence de sens, et essayer désespérément de trouver autre chose que cet immense et écoeurant vide. En vain. Maintenant plus rien ne pourra être réparé. Ni pour moi et encore moins pour toi, mon ange. Il est déjà trop tard pour ça. Parce qu'il y aura toujours quelque chose pour te blesser. Quelque chose pour ouvrir le sol sous tes pieds. Un souffle putride qui t'entraînera au fond du gouffre.

Mais tu sais, le désespoir ne pourra pas être plus grand, plus absolu qu'à cet instant. Celui où il faut faire face aux véritables grandes peines avant d'apprendre à en guérir. Avant d'apprendre à te relever. Parce qu'un jour cette douleur s'en ira. Et même si tu ne me crois pas, même si tu doutes de toi, il arrive un moment où tu te mets à ressentir autre chose. Un moment où tu es à nouveau capable de respirer à pleins poumons et d'être heureux. Mais quoi qu'il arrive, ne les laisse pas te faire croire que ton malheur et ta souffrance seront la plus belle des preuves d'amour. Qu'ils sont beaux et poétiques, car ils ne seront jamais qu'un torture. Ils ne seront jamais qu'une erreur.

Tu as murmuré mon nom. Tu l'as murmuré, puis tu l'as hurlé en te débattant avec tes draps poisseux. Tu te tordais encore et encore en le chuchotant telle une liturgie. Et tu sentais ton corps se convulser douloureusement. Tu avais rêvé de moi, à nouveau. Tu avais crû que j'étais toujours à tes côtés. Dans ton délire, tu étais même persuadé de

sentir mon souffle contre ta bouche.

Et puis tu t'étais réveillé. Mon visage glacé te hantait, t'obsédait. Tu le voyais sans cesse sous tes paupières closes. Et tu plantais tes ongles dans la paume de ta main pour ne pas t'arracher les yeux. Tu aurais voulu me toucher rien qu'une autre fois. Caresser délicatement mes pommettes hautes. Griffier violemment mon immobilité. Me faire regretter amèrement mon départ.

Tu as mordu ton oreiller pour étouffer un autre râle et une onde s'est répandue le long de ta moelle, au creux de tes reins. Tu as eu envie de vomir ton dégoût et tes maux. Tu as eu envie de vider ta vieille pharmacie et la bouteille de Johnnie Walker rangée dans ta cuisine. Mais déjà ton ventre se retournait et la boule dans ta gorge s'accroissait. Et je t'ai trouvé stupide. Stupide et inconscient. As-tu vraiment envie de tout abandonner ?

Il y a tellement de choses qui manquent ici. En réalité, il n'y a presque rien. Je ne pourrais même pas te dire à quel point je regrette le goût du chocolat. J'aimerais le sentir fondre sur ma langue, le long de ma trachée. Imaginer les calories et en rire en se réservant. Goûter de nouveaux plats, les apprécier ou les recracher discrètement dans sa serviette. S'enivrer du goût d'un bon vin. S'enivrer à même la bouteille de Vodka juste pour s'amuser, juste pour faire la fête. Avoir la tête qui tourne et être de coton. Rire et parler. Chanter même! Malgré ta grimace et tes mains bouchant tes oreilles. Te tirer la langue comme un enfant et te rendre ton sourire. Se maquiller se coiffer. Passer délicatement ma main dans tes cheveux blonds. Regarder les reflets du soleil y ricocher. Sentir la soie entre mes doigts et la neige sur mes joues. La main du vent dans mon dos, le baiser frais de l'air sur ma peau.

Est-ce que tu sais ce que ça fait de ne plus avoir ni chaud ni froid? De ne plus avoir la possibilité de désirer, de détester ?

Je crois que c'est ça qui va le plus me manquer, le désir. Les papillons dans le ventre, la gêne, puis les lèvres embrassées. Embrassées. Le feu au creux des reins, destructeur et la sensibilité au bout des doigts. Les souffles qui se mélangent, qui grisent. La douceur d'une bouche exploratrice, la brutalité d'une passion. Le goût d'une peau, la morsure d'une douleur dans la chair. Mes mains qui effleurent, des ongles plantés dans ma nuque. L'odeur de sexe sur nos corps. Doucereuse, écoeurante.

Le son de son cœur contre le mien qui déjà s'éloigne et la haine de ne pas pouvoir le posséder un peu plus, un peu plus fort. Les draps qui refroidissent et le soleil qui se lève. L'impression qu'on a été trompé, aveuglé. L'impression qu'à chaque fois que ses hanches bougeaient c'est une part de moi qu'il me volait. La désillusion cruelle, les larmes qui ne font que perler au bord des cils et le manège qui reprend.

Le sol de la salle de bain est froid sous tes pieds nus. L'air dans tes poumons est glacé. Tu as laissé couler l'eau dans tes paumes ouvertes et tu as fixé longuement tes yeux vides dans le miroir avant de te reconnaître. Immédiatement, un haut-le-cœur t'a secoué. Tu te haïssais. Tu te regardais et ta haine envers toi grandissait. Elle brûlait en ton sein. Bûcher qui te rendait cendres. Qui te rendait fou. Ta propre vue te répugnait. Tu ne voyais en toi qu'une bête damnée. Connard. Tu t'insultais en serrant les dents. Connard !, hurlais-tu en abattant ton poing dans la glace. Connard !, sanglotais-tu en saisissant les ciseaux.

Et tu as coupé. Tu peux venir me chercher ce soir, Axel ? Tes doigts agrippaient de grosses mèches de cheveux et tiraient fort, très fort, pour te faire grimacer de douleur avant de trancher. Non, désolé, je suis pris ce soir. Les boucles dorées qui s'écrasaient au sol étaient teintées de rouge. C'est pas grave mon ange, on se voit demain de toute façon.

- Il n'y a pas eu de demain, as-tu murmuré. Il n'y a pas eu de demain!

Et tu sectionnais encore et encore jusqu'à que tu te sentes différent dans le miroir

fissuré. Tu voulais changer, ne plus te ressembler pour ne pas avoir à te cracher à la gueule. Pour ne pas avoir à te punir.

Tout était de ta faute.

Tes mains se sont mises à trembler lorsque tu as jeté les ciseaux à terre dans un bruit sourd. Et tu les as passées sur ton visage, le frottant violemment, griffant tes joues et tes lèvres. Les traînées sanglantes de ton poing se mêlaient à celles, cuisantes, de tes ongles. Elles brûlaient atrocement et cela t'a soulagé. Calmé dans ta fureur. Et d'un coup, tes jambes sont devenues de sucre et ne t'ont plus supporté. Roulé en boule sur le carrelage, ta vérité t'a étranglé.

Tu penses que tu as dû t'évanouir. Lorsque tu as rouvert les yeux, la nuit était déjà tombée et tu as eu peur du noir comme lorsque tu étais petit. Peur des monstres et des fantômes. Peur de moi, Axel ? Alors que j'avais veillé sur toi pendant que ta respiration se faisait plus profonde ? Alors que je m'étais allongée contre toi pour calmer les frissons qui te secouaient ? Alors que je t'aime ?

Sept ans de malheur, as-tu pensé en regardant le miroir. Sept ans de malheur, t'es-tu répété amèrement, en te disant que de toute façon, tu ne pensais pas être à nouveau heureux un jour. Soudain, le poids du monde pesait lourd sur tes frêles épaules. Tu n'en pouvais plus. Tu voulais te réveiller et te rendre compte que tout n'était qu'un mauvais rêve. Mais tu savais que cela n'arriverait pas. Tu en étais persuadé pendant que tu allumais toutes les lumières de ton appartement. Tu en étais certain lorsque tes yeux sont tombés sur la feuille de l'hôpital. Et le monstre en toi s'est réveillé.

Tu étais le fautif, la voix dans ta tête se faisait insistante. Rien ne serait arrivé si tu étais venu me chercher. Si tu ne m'avais pas laissé rentrer toute seule. Mais elle t'hypnotisait. Elle te faisait perdre toute raison. Lorsque ses doigts t'effleuraient, tu oubliais le monde. Lorsque sa bouche te réclamait, tu y répondais. Tu étais incapable de lui résister de ne pas la caresser. Et lorsqu'elle murmurait à ton oreille, tu succombais.

Tu as regardé le papier froissé. Heure du décès, 23h36, disait-il. A cette même heure, tu lui faisais l'amour. Tu savourais sa peau pendant que je me vidais doucement de mon sang sur la route déserte. Et lorsque tu as crié son nom, mon dernier souffle venait de s'envoler. Tu embrassais ses lèvres tandis que les miennes perdaient leur couleur. Et tu croyais que ton cœur allait implorer d'amour pour elle. Tu croyais que tu l'avais enfin trouvée, celle qu'il te fallait. Mais alors que tu ramenaient le drap sur vos corps nus, le téléphone a sonné.

Tu penses qu'on t'a puni. Qu'en échange de la femme de ta vie, on t'a pris ton âme sœur. On m'a prise à toi. Tu penses que si elle n'avait pas été là, si tu ne l'avais pas rencontrée au détour d'une ruelle, je serai encore vivante. Tu penses que tout se paie et que tu as payé ton bonheur éphémère au prix fort. Là, maintenant, il ne te reste rien.

Tu ne peux plus la regarder. Tu ne peux plus la toucher. Elle est ta sanction faite femme. Elle porte ton châtiment dans ses yeux. Peut-être est-il là, ton véritable supplice. La vouloir à tes côtés mais être répugné par son souffle. Être dégoûté de sa vue. Et ne même plus avoir le choix entre elle et moi car on a choisi à ta place. Car au fond, tout est de sa faute. Elle n'avait pas à te sourire, elle n'avait pas à faire battre ton cœur.

Et tu la détestes. Tu la détestes autant que tu l'aimes.

Oui, tout est de sa faute. Et tout est de ma faute. Maintenant, c'est vers moi qu'est dirigée ta rancœur. Je n'aurais jamais dû sortir. Je n'aurais jamais dû vouloir rentrer à pieds. Et je suis conne. Parce que je me suis laissé emporter. Parce que je n'ai pas lutté pour rester à tes côtés. Qu'est-ce que ça m'aurait coûté de prendre un taxi ? Qu'est-ce que j'avais à y perdre ?

Tu me trouves bête et tu maudis ma stupidité et mon insouciance. Tu maudis ma

crédulité dans le monde et mon manque d'instinct de survie. Tu me maudis et tu sanglotes parce que tu ne peux pas me haïr. Parce que tu es incapable de me pardonner entièrement. Tu sanglotes parce que tu es perdu et en colère

Tu regardes les post-it à ton frigo et tu as envie de les déchirer pour ne plus voir mon écriture. « Souris mon ange, tu n'es pas un monstre. » Tu as envie de les brûler pour ne pas qu'ils te hantent. Pour ne plus penser que j'ai été ici, assise dans ta cuisine. « Tu n'as plus de beurre, Axel. Tu ne peux rien faire sans beurre. Vas acheter du beurre ! » Mais c'est tout ce qu'il te reste de moi.

Tu me revois déambuler dans ton couloir, me pelotonner dans ton gros fauteuil défoncé. Tu me revois sortir de ta douche et laisser la trace humide des mes pieds. Tu entends mon rire comme un écho, et quand tu fermes les yeux, tu arrives à te représenter parfaitement mon sourire et le plissement discret de mes yeux.

Tu as l'impression que mon parfum flotte encore autour de toi. « Tu sais, je crois que je vais venir te faire à manger plus souvent. Tu es vraiment nul. »

- C'est toi qui es nulle.

Tu as presque envie de sourire, mais tu n'y arrives pas. Pas encore. Et tu as envie de fuir. De fuir la réalité. Mais c'est trop tôt pour abandonner. « J'ai entendu dire qu'on passe une moitié de sa vie à attendre ceux qu'on aimera et l'autre moitié à quitter ceux qu'on aime. Tu ne me quitteras pas, toi, Axel, n'est-ce pas ? » Et dans ta fureur, je sens que, déjà, tu t'éloignes de moi.

*

Le cliché aurait voulu qu'il pleuve. Que les éléments se déchaînent à l'image du chaos dans ton cœur et des torrents salés sur tes joues. La logique aurait voulu que le ciel se voile du même noir que celui de tes vêtements. Qu'un vent glacial abatte sur vous son souffle morbide. Mais il n'en fût rien. Le soleil baigne la grande étendue de sa lumière trop vive pour tes yeux fatigués. Et les chants des oiseaux résonnaient à tes oreilles telle une symphonie lugubre.

Tu n'avais d'abord pas voulu venir. Tu préférais le silence de ton appartement aux pleurs bruyants qui t'entourent. A la manifestation assourdissante du chagrin. Il y a là tellement de gens que tu ne connais pas. Tellement de personnes qui semblent fausses. Tu as du mal à croire en leur douleur. Tu ne crois qu'en la tienne et tu te dis que, face à elle, ce qu'ils ressentent n'est rien. A peine un petit pincement entre les ongles du majeur et de l'index. Mais tu n'as pas eu le cœur d'abandonner ma mère lorsque tu l'avais découverte à ta porte. Tu n'as pas eu la force de m'abandonner.

Tout autour de toi, des sanglots s'élèvent. Des sanglots d'hommes misérables, de femmes inconsolables. De personnes dégoûtées et affligées. De personnes abattues et choquées. Mais tu ne les entends pas. Tu n'entends rien. Tes sens sont plongés dans une inertie totale. Dans une paralysie lamentable. A ta gauche, Marie pleure sur nos jeunes années, sur nos poupées échangées et sur nos premiers amours qu'on se chuchotait en classe. Nathan pleure ma main dans la sienne, son solitaire lancé contre le mur et l'amitié malsaine qu'on se plaisait à alimenter. Quelqu'un pleure ma bêtise. Quelqu'un pleure ma présence.

Tu ne pleures pas, toi. Tu en es incapable. Ils n'ont pas à voir ta faiblesse. Ils n'ont pas à voir ton chagrin, tu ne les connais pas. Qui sont-ils pour venir oser me rendre un dernier hommage? Qui sont-ils pour vouloir me dire adieu? Je ne t'ai jamais parlé d'eux. Jamais.

1. Peut-être que tu ne me connaissais pas, en fait. Tu doutes de moi et du lien

qui nous unissait. Peut-être y a-t-il dans ce flot ébène un homme, une femme qui a plus compté pour moi que toi. Tu doutes de ma sincérité et de mes sentiments. Tu te sens complètement désorienté. Tu te sens affligé et totalement désespéré.

Tes mains froides cherchent frénétiquement les cigarettes dans ta poche. Depuis quand tu fumes? Tu arrives presque à m'entendre. Je ne fume pas, ma belle. C'est une illusion d'optique. Maintenant, tu m'entends presque rire. Et tu serres fort ton paquet. Tu t'y agrippes comme à une bouée. Tu penses à l'orange presque jaune qui le tapisse. Au chameau figé. Tu penses à l'avertissement imprimé en caractère gras pour ne pas penser que je gis là, sous l'étendue de bois. Pour ne pas penser à la terre qui me recouvrira.

Tu te rappelles de mon dégoût des vers, de la boue? Tu te rappelles de mon sens de l'esthétisme et de mon apparence toujours soignée? Là, c'est toi qui es dégoûté. L'image de mon corps décharné te révolte. Tu as envie de les arrêter. De m'arracher de là et de m'enfermer dans une cage glacée. Tu voudrais disparaître aussi. T'envoler pour te réveiller une fois loin, très loin de tout ça. Très loin d'eux. Tu voudrais ne jamais m'avoir rencontré.

Je me souviens de la première fois que je t'ai vu. Tu étais beau. Peut-être le plus beau de tous. Et tu étais fier. Le plus fier de tous. Prince d'orgueil à l'armure ébréchée. Tes yeux ne reflétaient que l'ennui, mais il y avait cette ombre presque imperceptible qui se détachait. Qui m'émouvait de façon troublante. Je devais apprendre plus tard que ton frère avait été banni la nuit précédente. Que ton père l'avait chassé sous les pleurs de ta mère. Je devais apprendre plus tard que son nom t'avait été prohibé et tout contact avec lui coupé. Je devais apprendre qu'il y a des choses que l'on ne tolère que bien cachées dans certains milieux. Et tu devais le perdre à jamais. Ne plus retrouver sa trace et ne plus entendre parler de lui. Tu devais lui dire adieu.

Tu avais laissé tomber ton sac lourdement à mes côtés avant de t'asseoir. Et tu ne m'avais même pas regardée. Je t'étais invisible. Comme aujourd'hui. Tu mordillais l'intérieur de tes joues pendant que tes yeux se voilaient. Tu faisais semblant d'écouter, mais ton esprit était loin, bien loin. Il était dans la valise de ton frère, à bord de son train ou de son avion. Il était dans ton enfance et ton insouciance. Tes mains posées à plat sur la table tremblaient. Ton cœur se déchirait quand tu pensais à votre fraternité brisée. A présent, il se serre quand tu penses que tu as fini par l'oublier, tu as fini par t'habituer.

Est-ce que tu arrives à te remémorer l'odeur poussiéreuse du vieux grenier dans lequel on passait tout notre temps? De la texture du vieux canapé et du brun verni de la petite table basse? Est-ce que tu arrives à te remémorer les noms de ceux qui ont partagé notre jeunesse? Du goût des joins qu'on cachait derrière le fauteuil jaune et du bruit du lourd livre de maths que je finissais toujours par refermer rageusement? De l'adolescence, des fausses cartes d'identité et des excès? Nos premières vacances rien que toi et moi? La Londres pluvieuse qu'on y avait découvert. La Londres fêtarde. Qu'est-ce que tu fais, Axel? Je grave nos initiales. Pourquoi ? Tes yeux pétillaient. Pour conserver une trace de nous. Pour que quelqu'un sache qu'un jour nos souffles se sont mêlés à cet endroit précis.

Dans ton dos, les portières claquent et le bruit des moteurs remplace momentanément le son de leur chagrin. Ils fuient comme des voleurs. Comme si cet endroit allait leur porter malheur. Ils sont terrifiés. Ils sont submergés par la peur. Peur que leur heure arrive. Peur de ne pas avoir vécu assez vite, assez fort, assez longtemps

avant de s'éteindre. Ils ont peur de la fin et du recommencement éternel. Ils frissonnent imperceptiblement en entrant par le grand portail de fer et ils soupirent de soulagement lorsqu'ils s'en vont.

Et toi, tu luttas. Tu luttas pour ne pas hurler, pour ne pas craquer. Tu luttas pour ne pas fumer toutes tes cigarettes, une à une, pour ne pas te bousiller les poumons. Mais tu n'as pas la force. Tu as perdu la bravoure. Tu avances et recules la petite tige blanche de ta bouche et tu tritures ton briquet.

Et puis tu cèdes. Tu embrases le bout et tu tires goulûment dessus. Goût âpre sur ta langue, rassurante brûlure dans ta trachée, sensation d'abandon planante. Obsédante. Les yeux fermés, la tête embrumée, tu te sens presque bien. Presque car, trop vite, tu reprends pieds et la stèle en marbre te nargue. Elle semble te sourire dans son sadisme et tu as envie de la casser. De la briser. Tu sens le goudron dans ton corps et tu te dis que peut-être le poison finira par t'emporter. Tu observes du coin de l'œil ma mère et tu rallumes une autre cigarette qui te fait tousser. Tu perds pieds. Tu veux être seul pour laisser ta peine éclater et ton mal te submerger. Tu veux les chasser. Leur place n'est pas ici. Leur place est ailleurs.

Un petit vent chaud vient heurter ta nuque exposée et tu trembles tout doucement. Tu n'es plus habitué à avoir les cheveux courts et la peau offerte. Tu n'es pas encore habitué à ne plus m'avoir à tes côtés. Tu passes ta main par dessus la douce caresse et tu te demandes si c'est moi. Tu te demandes si ce sont mes mains qui t'ont effleurées. Tu espères qu'il s'agissait de mes doigts et, délicatement, tu fermes les yeux. Recommence. Tu murmures lentement. Montre moi que tu es là.

Mais je ne peux pas, Axel. Je ne peux que regarder, écouter. Je ne peux qu'assister, impuissante, à ta chute. Est-ce que tu es capable d'imaginer, ne serait-ce qu'un instant, à quel point je voudrais pouvoir te toucher, te consoler, tandis que tu te dégages de l'étreinte désespérée de ma mère pour t'avancer un peu plus vers la terre retournée? Tandis que tu y enfonces tes genoux et tes mains? Est-ce que tu peux imaginer à quel point je voudrais arracher cette douleur de ta poitrine et la remplacer par le doux et rassurant oubli? Je souffre autant que tu souffres. Ta peine est la mienne, mon ange.

Tu te demandes comment tu arrives encore à respirer. Tu te demandes comment et pourquoi ton cœur bat toujours entre tes côtes malgré les déchirures qui le lacèrent. En toi, tout est mort et pourtant, rien n'a changé. Les bancs peints en vert, le rire des enfants, et la pollution. Le bruit des voitures, la nature qui s'éveille, et la Terre qui vit. Tout est pareil qu'hier. Tout est pareil depuis ma mort. Pourtant, le monde aurait dû implorer. Le ciel aurait dû s'ouvrir. Et toi, tu devrais t'effondrer. Tu devrais te laisser aller ici et maintenant pour ne plus te relever. Mais tu vis toujours. Mais tu ne survis encore.

Prouve moi que tu es mon ange gardien ma chérie. Tu déliras complètement. Tu frappes le sol de tes mains et les plaies s'ouvrent à nouveau. Les plaies sur ta peau, les plaies dans ton cœur. Tu frappes encore et encore. Quelqu'un pose la main sur ton épaule, mais tu te dégages d'un geste brusque. Et puis, tu hurles. Tu hurles à la mort. Dans ta tête, tout se bouscule. Les phrases, tes souvenirs et tes demandes s'entrechoquent bruyamment. Ils se heurtent dans un terrible chaos. Tu voudrais supplier, mais tu ne sais pas à qui t'adresser.

Tu proposes ton âme au Diable. Entre phrases crues et douleur, tu lui vends tout ce que tu as en échange de mon retour. Tu acceptes les flammes. Tu acceptes toutes les tortures. Rien ne pourra te faire plus de mal que ma perte, de toute façon. Tu l'implores à genoux de t'écouter et tu l'appelles par tous ses noms. Mais il ne répond pas. Son antre est déjà rempli et il n'a pas besoin de quelqu'un comme toi. Cela fait longtemps qu'il a

arrêté ses pactes avec les hommes. Cela fait longtemps qu'ils s'offrent gratuitement à lui. Et il ricane devant ta détresse. Tu n'es pas ce qu'il recherche. Il les a déjà ses bêtes humaines.

Tu tentes de conclure un pacte avec Dieu, à présent. Tu veux échanger ta place contre la mienne. Tu veux t'en aller pour que je puisse revivre. Tu joins tes mains en signe d'abandon et tu fermes les yeux. Comment allait-elle cette prière qu'on nous sommait te répéter tous les soirs? Tu ne peux t'en souvenir. Tu t'es détourné de la religion, un jour, sans même t'en rendre compte. Mais maintenant, tu es prêt à croire à nouveau en Lui. Tu es prêt à aller te confesser, à brûler des cierges. Tu es prêt à te retirer dans un couvent si c'est ce qu'Il désire. Tu es prêt à tout. Pour le bien de Notre Seigneur, es-tu déterminé à aller scander, s'il le faut. Mais Lui non plus ne te répond pas. Il regarde le monde dépérir et Il détourne le regard. Il se bouche les oreilles devant ta litanie. Il ne peut plus rien pour toi.

- Viens, Axel. Viens, il faut partir.

Tu sens qu'on te tire par la manche. Ma sœur sûrement. Mais tu ne parviens pas à soustraire tes yeux de la fine écriture dorée. Tu fixes mon prénom et tu espères qu'il va se modifier progressivement. Devenir un autre. Celui d'une inconnue sur qui tes larmes n'auront pas à couler.

Par pitié, que quelqu'un me ramène à toi. Que quelqu'un te sauve. Tu me pries de revenir. Tu m'ordonnes de te rejoindre. Tu me supplies de quitter mon paradis pour revenir sur Terre. Pour que tu puisses me serrer dans tes bras. M'enserrer et ne plus me lâcher. Tu sanglotes dans ta demande et tu te laisses mener comme une poupée de chiffon. Tu négocies ma renaissance à grands coups de promesses impossibles. Tu proposes de décrocher la lune, de ramener la paix, de retrouver le Saint Graal. Tu proposes un monde meilleur, et un ciel toujours plus bleu. Tu veux me revoir même si tu dois tout y laisser. Mais tu sais que c'est impossible. Tu sais que je ne peux quitter ma prison dorée.

Rien ni personne ne te sauvera, mon ange. Tes paupières se ferment rageusement et un ricanement se bloque dans ta gorge. Tu es certain que tu dériveras jusqu'à que la mer ait raison de toi et que l'eau pénètre tes poumons en feu. Jusqu'à que ta respiration se meurt en toi. Tu es certain que le soleil n'éclairera plus tes pas.

Le ciel commence déjà à se tacher de rose et d'orange lorsque tu te laisses tomber sur le siège arrière. Tu préférerais le voir en cendre et sur le point de se déchirer. Tu préférerais le voir en lambeaux et en feu. Sur ta langue, le goût de cigarette ne se dissipe pas et tu vérifies qu'elles sont toujours en sécurité dans ta poche. Et tu es fatigué. Comme avant. Comme toujours.

- Ca va aller, Axel. On y arrivera.

Et tu ne réponds pas. Comme avant. Comme toujours. Délicatement, je pose ma main sur ta joue et tu sursoutes dans ton demi sommeil. Il te semble avoir senti quelque chose, mais déjà tu oublies quoi et tu te rendors. Tu es presque au bout du tunnel, mon ange. Tu es presque guéri. Et tes bras en croix se resserrent autour de toi tandis que ta tête se pose sur l'épaule de ma sœur.

*

Je vois le monde qui respire sous mes pieds comme à travers un gigantesque aquarium. Je regarde ceux qui ont été mes amis et ma famille avec une avidité certaine. Je donnerai tout pour pouvoir me glisser délicatement parmi eux et faire comme si je n'avais jamais disparu. Pour ressentir l'énervement de cette grande fourmilière

m'étreindre. Je donnerai tout pour m'échapper de cette cage. De cet endroit étouffant. Du haut de mon perchoir, les regrets se mêlent à l'ennui et aux interrogations. Le ciel ne tonne jamais ici. Le soleil ne se couche pas.

J'aimerais savoir ce que pensent les autres. J'aimerais que leurs pensées m'atteignent aussi clairement que les tiennes. Quelle image de moi est-ce que je leur ai laissé? Quels souvenirs leur ai-je abandonnés? Mes questions restent sans réponses et si elle le pouvait, l'angoisse m'enserrerait. Qu'ont-ils retenu de ma courte existence? Les amants nombreux, les cœurs brisés, et ma phobie du silence? Mes relations trop tôt avortées, mon goût pour la fête, et ma dépendance au sucre? J'ai peur que mon nom devienne synonyme de dégoût. Qu'il soit associé à de mauvais souvenirs.

Pensent-ils à moi de temps en temps? Me voient-ils avec mon portable à la main et mon sac plein à craquer de futilités? J'ai peur qu'ils n'aient retenus que ma vanité et ma maladresse. J'ai peur qu'ils n'aient retenu que mes faux-semblants et mes non-dits. Savent-ils qui j'ai vraiment été? Pour quelles causes mon cœur battait? Ont-ils su voir à travers moi au final ou n'ont-ils pas eu le temps?

Je crois que je suis morte en étrangère. Je suis morte en interprétant le mon rôle le plus élaboré, le plus abouti. Le rôle de ma vie, la comédie de mon existence. Et je n'ai pas eu le temps de m'en détacher. D'enlever le maquillage criard et les souliers qui ne sont pas les miens. Le rideau est tombé trop brusquement, sans crier gare et la scène a pris feu. Le théâtre a fermé ses grandes portes. A jamais.

J'ai l'atroce impression de n'avoir rien réussi à accomplir. J'ai l'impression que tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai entrepris a été vain. C'est comme si ma vie n'avait eu aucun but précis. Aucune valeur. C'est comme si mon empreinte n'avait même pas eu le temps de sécher avant d'être balayé. Je n'ai servi à rien. Je n'ai rien apporté à l'Univers. Il continue à se désintégrer sans moi.

Qui se soucie, à présent, des diplômes qu'on a décrochés de mes murs? Des trophées rangés dans mes tiroirs? De nouveaux locataires ont emménagé dans mon appartement et leur odeur a remplacé la mienne, leurs photos trônent là où trônaient les miennes. Leurs pas ont effacé les miens.

Il ne reste que quelques articles de journaux et vos souvenirs. Il ne reste que mon nom au cimetière et le numéro du dossier de l'affaire me concernant au commissariat. Je suis la prisonnière de la Faucheuse, Axel. Et je vois bien que cette situation ne durera pas.

Combien de temps est-ce qu'on se souviendra encore de moi? Combien de temps avant l'oubli total? J'ai peur de ne plus exister dans votre chagrin et vos larmes. J'ai peur de ne plus compter pour qui que ce soit. Et j'ai fait bien des erreurs lors de mon passage sur Terre. J'ai blessé bien des personnes. J'aurais souhaité avoir plus de temps pour m'excuser. J'aurais souhaité avoir plus de temps pour prouver ce que je vaudrais et devenir quelqu'un. Quelqu'un de bien peut-être même. Maintenant, j'espère juste qu'on me pardonnera. J'espère que tu me pardonneras mon ange. Je ne voulais pas ce qui est arrivé. Crois-moi.

Une feuille de plus se détache et va heurter délicatement le trottoir pavé de ses semblables à la couleur sanglante. Tu as oublié de profiter du renouveau du printemps. Tu n'as pas vu l'été passé. Tu as fermé ta porte et tes yeux pour occulter le monde. Tu n'as pas voulu admettre qu'il a continué à tourner. Et le verrou a tinté lorsque tu t'es isolé.

Tu refuses de sortir, tu refuses les visites. Plus de contacts, plus de conversations. Tu veux juste te laisser aller et continuer à chuter sans avoir à quoi te raccrocher. Tu espères

que le temps finira pas se figer, que la vie finira par t'oublier. Tu es mort à ton tour. Tu es mort les yeux ouverts. Ton cœur bat mais tu te forces à ne pas l'entendre. Tes veines palpitent, mais tu t'obstines à ne pas les sentir. Tu t'es figé.

Tes membres sont douloureux. Tes muscles sont engourdis. Parfois, tu as l'impression d'avoir cent ans. Parfois, ça fait tellement mal que tu as la certitude que tout doucement tu deviens marbre. La rigidité te suit partout, s'infiltré dans chaque cellule. La rigidité te fait grimacer, te ramène à la vie. Elle te domine et se moque de ta faiblesse. Et ton ventre se révolte contre ta médiocrité. Il crache ton mal-être, fait brûler ta gorge et piquer tes yeux. Tu n'es plus qu'un pantin. Tu es à la merci de ton corps. Tu es ton propre esclave.

Tu passes la main sur ton visage et tu continues à zapper sans regarder les programmes qui défilent. Lassé. Blasé. Blessé. Le bout de tes doigts est rouge, les cernes sous tes yeux sont d'un bleu marqué. Tu es misérable. J'ai l'impression que tes côtes sont devenues saillantes. J'ai l'impression que tes joues se sont encore creusées. Tu es méconnaissable. Tu n'es plus le même. Et je suis la seule spectatrice du soubresaut de tes épaules et de tes cauchemars. Je suis la seule spectatrice de ta déchéance.

On frappe doucement à ta porte et tu ne réagis pas. On frappe sans espoir à ta porte et tu ne bouges pas. Tu sais que c'est elle. C'est toujours elle, depuis des mois. Tu sais qu'elle s'en ira en soupirant après avoir abandonné une énième lettre que tu jetteras sur la pile sans l'avoir ouverte. Tu sais qu'elle se lassera de ce petit jeu et qu'elle te tournera le dos. Qu'elle tournera la page. Tu espères que ce jour arrivera bientôt pour que, à ton tour, tu puisses l'oublier. Pour que tu n'aies rien à regretter.

Lorsque la nuit tombe et que les ombres caressent tes murs, tu t'allonges toujours du côté gauche de ton lit et tu ne bouges plus. C'est comme si tu m'attendais encore. Tu passes le bras sous ta tête et tu fixes le vide, tu regardes le coussin parfaitement bombé sur lequel ma joue reposait. Tu fermes les yeux et tu fais défiler le fantôme en souriant.

J'entrerai avec peu de discrétion pour être sûre que je ne te dérange pas. Tu tendras la main vers moi et je jetterai mon sac avant de me coucher en face de toi pour piocher dans le paquet de bonbons. Et je te parlerai. Je te parlerai de la douceur de l'automne, de la mélancolie rassurante que réveillent en moi ses feuilles mortes. De cette pluie qui inonde mon cœur et du vent qui mord mes joues. Je te dirai combien la grisaille ravive en moi la douceur de mes souvenirs d'enfant. Je te dirai l'amour que je porte à cette saison et le plaisir que j'ai de regarder le ciel pleurer en serrant une tasse de thé à la menthe.

Je te parlerai de mon travail, de ma voiture qui ne démarre plus, et de ces collègues que je ne peux plus supporter. De cette robe que j'ai vu dans une vitrine, une pure merveille, et de la beauté du soleil lorsqu'il est caché par d'épais nuages. Du gris de tes yeux qui me rappellent la tempête qui fait rage. Je te parlerai de tout et de rien. De rien surtout. Et tu m'écouteras attentivement. Tu m'écouteras en te moquant gentiment de moi. Alors je rigolerai tout en abattant sur toi l'oreiller immaculé.

Tes yeux s'embrument tandis que mon fantôme s'évapore. Tu m'as dans le ventre. Tu m'as sous la peau et ça te tue.

Tu regardes tes médicaments et j'ai envie de te secouer violemment. Antidépresseurs. Comme si tu avais besoin de ça. J'ai envie de te frapper pour que ton visage diaphane retrouve ses couleurs. J'ai envie de te mordre et de te griffer. Comme si tu ne pouvais survivre sans moi. Cette lassitude ne te ressemble pas. Où est passée ta vitalité? Où s'est enfui ton amour pour la vie?

J'aimerais vraiment que tu puisses me voir, mon ange. J'aimerais vraiment que tu

puisses m'entendre. Aujourd'hui plus que jamais. Parce que je voudrais te dire que je suis vraiment désolée, que j'aurais préféré rester. Je voudrais te dire que j'ai encore besoin de toi et de ta voix. J'aimerais que tu puisses encore me confier tes secrets et tes peurs.

J'aimerais te dire que je veillerai toujours sur toi, que je deviendrai ta bonne étoile. Ton ange gardien. Je voudrais pouvoir sécher tes larmes et te serrer dans mes bras. Te dire que tu as compté plus que quiconque. Que tu as été le seul et l'unique. Te persuader que la vie est belle, qu'on s'en rend compte le jour où, enfin, on peut imaginer un avenir meilleur et que le passé cesse de nous hanter. Parce que la vie est forte. Plus forte que tout alors que nous, nous ne sommes que faiblesse.

Personne n'a jamais dit que ce serait facile tu sais? Personne n'a dit qu'on ne souffre pas des séparations et des peines qui nous lacèrent de l'intérieur. Qu'on n'a pas mal lorsque un souffle s'éteint. Personne n'a dit que ton cœur serrait épargné. Mais personne ne t'a jamais dit que ce serait aussi difficile. Et tu aurais préféré en être averti pour que la vague t'emporte avec moins de violence. Pour te détacher de moi avant qu'il ne soit trop tard. Parce que tu as encore toutes ces images en tête et que tu en deviendras fou.

Tu te pelotonnes un peu plus dans ta couverture et tu regardes la pluie glisser le long de la vitre. Tu les envies ce petites gouttes. Libres et sans attaches. Libres et sans souvenirs. Libres et sans sentiments. Tu les envies et tu voudrais être elles. Te cracher au sol à peine échappé de ta prison. Ne pas avoir le temps d'aimer, de perdre et de regretter. Ne pas avoir le temps de ressentir.

Ta mémoire est trop bonne, Axel. Elle ne permet pas l'oubli. Elle ne permet pas la guérison. Pas encore. Ton cœur est à vif. Tu es à fleur de moi. Et tu chuchotes mon prénom comme un talisman. Tu en découpes chaque syllabe et tu le fais rouler sur ta langue avec tristesse. Tu m'appelles tout doucement, tu te rattaches à mon souvenir. C'est peut-être la dernière fois que tu as besoin de moi. C'est sûrement la dernière fois.

*

Et puis, un jour, tu t'es réveillé en te sentant différent. Le poids sur ta poitrine semblait moins lourd subitement. Moins prenant. Tu avais accepté mais tu ne le savais pas encore. Tu t'étais fait à l'idée qu'il te fallait vivre sans moi et l'air entrain enfin pleinement dans tes poumons. L'évidence t'avait frappé lorsque tu avais ouvert les yeux et que le ciel t'avait semblé beau. Et tu n'avais pas voulu la réfuter, tu n'avais pas eu la force de la repousser.

Tu souris tristement en caressant ma sépulture. Promets-moi d'être fort. Promets-moi de vivre à m'en rendre folle de jalousie, Axel. Vivre à en crever.

Dans ton adieu, je me sens en paix enfin mon ange. Dans ton abandon et ta résolution, je me sens disparaître. Les chaînes tombent à mes pieds sans bruit. Je me sens bien, à présent. Je suis libre. Libre de m'en aller te de te laisser. Tu n'as plus besoin de moi. Je n'ai plus à avoir peur pour toi.

Et ta vie débute véritablement ici. Ta vraie vie commence maintenant, mon ange.

Stefani Srbinoska